

SESSION 2010

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription
(spécialité langues vivantes)

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Étude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 7
Thème allemand	page 9
Thème anglais	page 10
Thème arabe	page 11
Thème chinois	page 12
Thème espagnol	page 13
Thème italien	page 14
Thème russe	page 15

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

À quoi le langage sert-il ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Portrait comparé du sage et de l'homme ambitieux

Hic praesentibus gaudet, ex futuro non pendet; nihil enim firmi habet, qui in incerta propensus est. Magnis itaque curis exemptus et distortentibus mentem et nihil sperat aut cupit nec se mittit in dubium, suo contentus. Et, ne illum existimes¹ paruo esse contentum, omnia illius sunt, non sic quemadmodum Alexandri fuerunt, cui quamquam in Rubri maris steterat plus deerat quam qua uenerat. Illius ne ea quidem erant, quae tenebat aut uicerat, cum in Oceano Onesicritus² praemissus explorator erraret et bella in ignoto mari quaereret. Non satis apparebat inopem esse, qui extra naturae terminos arma proferret, qui se in profundum inexploratum et immensum auiditate caeca prorsus immitteret? Quid interest quot eripuerit regna, quot dederit, quantum terrarum tributo premat? Tantum illi deest quantum cupit. Nec hoc Alexandri tantum uitium fuit, quem per Liberi Herculisque uestigia felix temeritas egit, sed omnium quos fortuna inritauit implendo. Cyrum et Cambysem et totum regni Persici stemma percense: quem inuenies cui modum imperii satietas fecerit, qui non uitam in aliqua ulterius procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum est: quidquid cupiditati contingit, penitus hauritur et conditur.

SÉNÈQUE.

¹ Sénèque s'adresse ici à son ami Liberalis.

² Onésicrite: général de l'armée d'Alexandre le Grand et auteur d'une histoire de la campagne d'Asie.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

ACTEURS:

DORANTE: fils de Géronte

GÉRONTE: père de Dorante

CLITON: valet de Dorante

(Géronte vient de faire part à Dorante, qui revient à Paris après ses études de droit, de son intention de le marier à Clarice, la fille de son meilleur ami. À court d'argument pour justifier son refus, Dorante lui apprend qu'il s'est déjà marié à Poitiers à une certaine Orphise fille d'Armédon.)

SCÈNE V

DORANTE, GÉRONTE, CLITON

[...]

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance¹,
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'Amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier² souvent je me coulais sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venais de monter dans sa chambre,
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de Septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé)
Ce soir même son père en ville avait soupé;
Il monte à son retour, il frappe à la porte, elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle³,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue;
Il se sied, il lui dit qu'il veut la voir pourvue⁴,
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir:
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.

¹ Se faire des relations dans la famille d'Orphise.

² Quartier: "En termes de guerre, lieu assigné à certaines troupes pour vivre, loger et camper" (Furetière)

³ Ruelle: espace entre le lit et le mur.

⁴ "Il a trouvé un bon parti à sa fille, elle est richement pourvue" (Furetière).

Ce discours ennuyeux enfin se termina,
Le bonhomme partait, quand ma Montre sonna,
Et lui se retournant vers sa fille étonnée:
"Depuis quand cette Montre? et qui vous l'a donnée?"
— Acaste mon cousin me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure,
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
— Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin."
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin,
Je la lui donne en main, mais voyez ma disgrâce:
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin⁵, le feu prend, le coup part;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre, et moi je la crus morte,
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte,
Il appelle au secours, il crie à l'assassin,
Son fils, et deux valets me coupent le chemin:
Furieux de ma perte⁶, et combattant de rage
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé je recule, et rentre, alors Orphise
De sa frayeur première aucunement⁷ remise
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi
Qu'elle pousse la porte, et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons pour défenses nouvelles
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles,
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille:
Alors me voyant pris il fallut composer.

GÉRONTE

C'est-à-dire en Français qu'il fallut l'épouser?

DORANTE

Les siens m'avaient trouvé de nuit, seul, avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
Le scandale était grand, son honneur se perdait,
À ne le faire pas ma tête en répondait,
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
À mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes.
Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,

⁵ Déclin : ici ressort du chien d'un pistolet.

⁶ Rendu fou par l'idée de la mort d'Orphise.

⁷ Aucunement : dans une certaine mesure.

Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir, ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime, il me suffit. Adieu.
Je vais me dégager⁸ du père de Clarice.

SCENE VI

DORANTE, CLITON

DORANTE

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
Le bonhomme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y serait demeuré,
Il eût perdu le temps à gémir, et se plaindre,
Et malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Ô l'utile secret que mentir à propos!
[...]

Pierre CORNEILLE, *Le Menteur*, 1644.

⁸ Se dégager de quelqu'un: reprendre la parole qu'on lui a donnée, rompre le contrat verbal.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

L'Éducation des rois et des princes (avant octobre 1259)

Chapitre 5 : [...] La sainteté des lois est violée, les normes sont perverties, les bourgeois (*cives*) dictent les principes selon l'arbitraire de leur volonté, ils sapent ceux qui ont été dictés, condamnent les innocents, relâchent les coupables. Mais malheur à ceux qui établissent des lois injustes [...] ! Car la loi, même si elle est le résultat de l'invention humaine, est cependant un don de Dieu, l'enseignement des sages, la borne de ceux qui suivraient les débordements de leur seule volonté, le terme définitif des péchés, la norme selon laquelle devraient vivre tous ceux qui vivent ensemble dans l'unité du corps politique. Ou alors la loi est injuste, et elle ne devrait pas s'appeler la loi, mais on devrait rapidement l'abolir ; mais elle est juste, et tous lui sont soumis. Car, même si le prince est réputé délié des contraintes de la loi, cela ne signifie pas qu'il soit autorisé à faire ce qui est injuste, mais qu'il a le devoir de cultiver l'équité par amour de la justice et pas par crainte du châtement, de servir l'utilité du bien commun et de placer en toutes circonstances l'avantage des autres avant sa volonté propre. Il ne détient pas en effet le pouvoir de sévir contre ses sujets selon son caprice [...]. Puisque celui qui est inférieur n'a pas le pouvoir absolu sur celui qui est plus grand, toute législation humaine qui n'est pas conforme au droit divin est vaine. Donc, que vivent dans la crainte et le tremblement ces bourgeois (*cives*) qui instituent tant de règles irrégulières, comme de dire que les usuriers ne doivent en aucun cas être cités devant un juge ecclésiastique, et d'autres du même acabit, qu'il ne faut pas respecter plus longtemps, et qui sont la cause de péchés pour ceux qui les suivent ou les approuvent [...]. La plupart du temps, les cœurs de ces gens-là sont endurcis, ils n'acceptent pas de conseil salutaire, ils méprisent l'excommunication, ils ne craignent pas l'interdit, ils estiment plus les biens de ce monde que les réalités d'en-haut, ils atténuent les libertés de l'Église, ils sévissent contre les clercs et, suivant autant un ordre inversé qu'un ordre perverti, ils commandent aux ministres de l'autel, de sorte que la maison repose sur le toit, que la charrue est mise avant les bœufs, que l'idiot enseigne au clerc [...] et qu'Osias¹ – cet usurpateur – traite de choses spirituelles. [...] Or si une affaire vient à être portée devant le roi pour qu'il la juge, les bourgeois (*cives*), gonflés d'orgueil, roués et rusés, vantards en paroles, sûrs d'eux grâce à leurs cadeaux, aspirent à la grâce d'être achetés à prix d'argent plus que respectés par les innocents, ils s'efforcent d'abuser la conscience du conseil royal, dans la mesure de leur pouvoir, pour frapper et plier à leur volonté des cèdres du Liban. Mais si le seigneur roi, compatissant à la situation des malheureux, envoie à ses bourgeois (à ses *cives*) ou baillis une lettre cachetée, l'expérience enseigne ce que proclame aussi le proverbe courant : « Ce que fait une lettre cachetée ? Rien ou très peu. »

Chapitre 6 : Donc, comme le prince est le ministre de l'utilité publique et le serviteur de l'équité, un juge incorruptible, les règles de droit déterminent qu'il représente la puissance publique et qu'il est quelque image de la divine vérité sur la terre, au point qu'il incarne en public celui qui punit les torts, les dommages et les crimes que tous subissent, avec une impartiale équité ; il tient la verge et le bâton pour pouvoir dénoncer et réprimer les excès de ses sujets avec la rectitude que donne la vérité et la force que confère la puissance. Mais son bouclier et le bouclier des malades, capable de renvoyer des traits puissants contre les méchants en réponse aux torts qu'ils ont faits aux innocents. Et si l'on se fie à l'Apôtre [Paul], ce n'est pas sans raison qu'il ceint son baudrier, pour verser le sang des coupables, sans cependant passer pour un homme sanguinaire, et il tue des hommes fréquemment, mais n'encourt pas le nom ni le reproche d'homicide [...]. Voici le glaive de la colombe, elle qui

¹ Le II^e Livre des Rois raconte comment Osias, roi de Juda mort vers 740 a. C., après un règne prospère, a voulu cumuler les fonctions souveraine et sacerdotale : il est aussitôt devenu lépreux et n'a pas pu être inhumé dans la nécropole royale.

lutte sans amertume ; il le portera sans colère et, puisqu'il est au service de la justice, il n'encourra pas le reproche d'aigreur [...]. Il retient les criminels par la bonté de ses paroles, il les contraint par l'autorité de ses édits, mais il les abat par la sévérité de ses lois. Mais ces édits, qui sont promulgués par le bon plaisir du roi ou du prince, sont conservés inviolablement, pour que la parole de la vérité soit affermie pour toujours.

GUIBERT ou GILBERT DE JOURNAL, *Eruditio regum et principum*, éd. A. de Poorter, Louvain, 1914, *Lettre 2*, chapitres 5 et 6, p. 47-49. Texte traduit en français.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Quelques mois plus tard, sans même en parler avec Georges, elle loua à nouveau le gîte. Elle était partagée, à la fois ravie de surprendre Georges, et embarrassée d'agir pour lui. Puis elle se fit la réflexion qu'elle ne tenait pas à se retrouver en tête à tête avec un homme qui pouvait se noyer tout seul dans sa mélancolie. Elle retint donc également la maison voisine. Ils partiraient avec des amis.

Elle chercha dans ses connaissances ceux qu'elle choisirait d'emmener. Elle les voulait dépourvus de toute propension à la tristesse. Je veux, se disait-elle, des gens qui aiment marcher, converser, faire la cuisine, et pourquoi pas, jouer aux cartes.

Comme elle avait peu de goût pour l'amitié, elle eut vite fait d'établir une liste de deux noms, ceux de Mélanie et Damien, avec lesquels elle avait brièvement voisiné, quelques années plus tôt, lorsqu'elle habitait l'immeuble de la rue de Belleville. Ils avaient été presque proches. Il leur était arrivé de rassembler leurs trois familles et de dîner tous ensemble, chez Damien, et même, un soir, au restaurant. Dans son souvenir, ils avaient pris une place particulière, la place dévolue aux amis de jeunesse ou aux cousins germains, qu'une ancienne fréquentation a rendus presque familiers et dont un éloignement raisonnable a préservé l'attrait.

Elle leur envoya un message électronique, attendit deux jours, et reçut sans surprise leurs deux accords. Mélanie emmènerait sa grande fille, Damien sa femme et ses deux petits garçons. C'était idéal. Des gens encombrés d'enfants sont moins pesants que des solitaires qui ne veulent jamais aller se coucher, s'installent chez vous à boire une bonne partie de la nuit et racontent sans fin leurs vies ratées. Restait à annoncer tout cela à Georges. Il fut ébahi. Et heureux jusqu'à ce qu'il apprenne qu'ils seraient rejoints par Mélanie, Damien, et leurs familles.

- Damien est un bon cuisinier, dit Pascale.
- Qu'est-ce que tu en sais, répliqua Georges, tu ne manges rien.
- Les choses peuvent changer, murmura Pascale. On a vu des révolutions plus mystérieuses.

Marie DESPLECHIN, *Dragons*, 2003.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Tout éveillé, je rêve et je me raconte comment ce serait si elle était en vie. Je vivrais avec elle, petitement, dans la solitude. Une petite maison, au bord de la mer, loin des hommes. Nous deux, elle et moi, une petite maison un peu tordue, et personne d'autre. Une petite vie très tranquille et sans talent. Je me ferais une âme nouvelle, une âme de petite vieille comme elle pour qu'elle ne soit pas gênée par moi et qu'elle soit tout à fait heureuse. Pour lui faire plaisir, je ne fumerais plus. On vaquerait gentiment, elle et moi, aux besognes du ménage. On ferait la cuisine avec de petites réflexions genre « je crois vraiment qu'un peu, mais très peu, de chicorée améliore le café » ou « il vaut mieux saler pas assez que trop, on est toujours à temps ». Avec la cuiller de bois, je ferais des tapotements, comme elle. Deux vieilles sœurs, elle et moi, et pendant que l'une égoutterait les macaronis, l'autre râperait le fromage. On balayerait tout en bavardant, on ferait briller les cuivres et, quand tout serait fini, on s'assiérait. On se sourirait d'aise et de camaraderie, on soupirerait de bonne fatigue satisfaite, on contemplerait avec bonheur notre ouvrage, notre cuisine si propre et ordonnée. Par amour et pour lui plaire, j'exagérerais ma satisfaction. Et puis on boirait du café chaud pour se récompenser et, tout en le sirotant, elle me sourirait à travers ses lunettes heurtant le bord de la tasse. On aurait quelquefois des fous rires ensemble. On se rendrait tout le temps des services souriants et menus. Le soir, après le dîner et lorsque tout serait bien en ordre, on causerait gentiment au coin du feu, elle et moi, nous regardant gentiment, deux vraies petites vieilles, si aimables et confortables et sincères, deux petites reinettes, deux malignes et satisfaites, avec pas beaucoup de dents mais bien coquines, moi par amour cousant comme elle, ma Maman et moi, copains jurés, causant ensemble, ensemble éternellement. Et c'est ainsi que j'imagine le paradis.

Albert COHEN, *Le Livre de ma mère*, 1982.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre « exagère », qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de... ». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui « vaut la peine de... », qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, 1951.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

C'est la *lenteur* de l'art d'écrire, dans son exécution mécanique, qui depuis des années déjà me rebute parfois et me décourage : le temps perdu pour un écrivain à jeter les mots sur la page, comme pour le musicien les notes sur la portée. Un travail de transcripteur et de copiste, par intervalles dégrisants comme un jet d'eau froide, s'interpose entre l'agitation chaleureuse de l'esprit et la fixation matérielle de l'œuvre. Ce que j'envie aux peintres et aux sculpteurs, ce qui rend (du moins je l'imagine tel) leur travail si sensuellement jubilant et régulier, c'est l'absence complète de ces temps morts – si minimes soient-ils –, c'est le miracle d'économie, le *feed back* de la touche ou du coup de ciseau qui dans un seul mouvement à la fois crée, fixe et corrige ; c'est le circuit de bout en bout animé et sensible unissant chez eux le cerveau qui conçoit et enjoint à la main qui non seulement réalise et fixe, mais en retour et indivisiblement rectifie, nuance et suggère.

Julien GRACQ, *En lisant en écrivant*, 1989.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

RENCONTRES

On a beaucoup parlé de moi ces derniers temps, m'a dit Dieu. Il me revient ici des tas d'échos. Même c'en est un peu gênant. Oui, je sais, je suis à la mode. Mais tout ce que l'on dit de moi, le plus souvent ne me plaît guère ; et même il arrive que je ne le comprenne pas du tout. Mais, tenez ! vous qui êtes de la partie (car vous vous piquez, n'est-ce pas de littérature ?) vous devriez bien me dire de qui est cette petite phrase, laquelle, parmi tant d'insanités, m'a plu. « On ne devrait parler de Dieu que naturellement »... ?

– La petite phrase est de moi, dis-je en rougissant.

– C'est bien. Alors, écoute-moi, dit Dieu, qui, depuis ce moment me tutoie. Certains voudraient toujours que j'intervienne et dérange pour eux l'ordre établi. Ce serait compliquer trop les choses et tricher, que de ne point rester fidèle à mes lois. Que ceux-là donc apprennent un peu mieux à s'y soumettre ; qu'ils comprennent que c'est ainsi qu'ils en pourront le mieux tirer parti. L'homme peut beaucoup plus qu'il ne croit.

– L'homme est dans le pétrin, dis-je.

– Qu'il en sorte, reprit alors Dieu ; c'est pour lui marquer mon estime que je le laisse se débrouiller.

Puis encore :

– [...] c'est dans le cerveau de l'homme que tout l'épars prend nombre ; car sons, couleurs, parfums, n'existent que dans leur relation avec l'homme ; et l'aurore la plus suave, le chant du vent le plus mélodieux, et les reflets du ciel sur les eaux, et les frémissements des ondes, ne sont que vains propos en l'air, tant que non recueillis par l'homme et aussi longtemps que les sens de l'homme n'en ont point fait de l'harmonie. [...]

– Je dois t'avouer, me dit-il encore, que je suis grandement déçu par les hommes. Ceux-ci qui se disent le plus mes enfants, sous prétexte de m'adorer mieux, tournent le dos à tout ce que j'ai préparé pour eux sur la terre. Oui, ceux précisément qui me nomment leur père, comment peuvent-ils supposer que je puisse me plaire à les voir, par amour pour moi, maigrir, souffrir, et se priver ?... Cela me fait une belle jambe !

J'ai caché mes plus beaux secrets, comme vous faites, pour vos enfants, sous les buissons, les œufs de Pâques. J'aime surtout ceux-là qui se donnent un peu de peine à chercher.

André GIDE, *Les nourritures terrestres*, 1972.

Tournez la page S.V.P.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Aussitôt rentrés, Amélie trouva le moyen de me faire sentir qu'elle désapprouvait l'emploi de ma journée. Elle aurait pu me le dire auparavant ; mais elle nous avait laissés partir, Gertrude et moi, sans mot dire, selon son habitude de laisser faire et de se réserver ensuite le droit de blâmer. Du reste elle ne me fit point précisément des reproches ; mais son silence même était accusateur ; car n'eût-il pas été naturel qu'elle s'informât de ce que nous avions entendu, puisqu'elle savait que je menais Gertrude au concert ? la joie de cette enfant n'eût-elle pas été augmentée par le moindre intérêt qu'elle eût senti que l'on prenait à son plaisir ? Amélie du reste ne demeurait pas silencieuse, mais elle semblait mettre une sorte d'affectation à ne parler que des choses les plus indifférentes ; et ce ne fut que le soir, après que les petits furent allés se coucher, que l'ayant prise à part et lui ayant demandé sévèrement :

- Tu es fâchée de ce que j'ai mené Gertrude au concert ? j'obtins cette réponse :

- Tu fais pour elle ce que tu n'aurais fait pour aucun des tiens.

C'était donc toujours le même grief, et le même refus de comprendre que l'on fête l'enfant qui revient, mais non point ceux qui sont demeurés, comme le montre la parabole ; il me peinait aussi de ne la voir tenir aucun compte de l'infirmité de Gertrude, qui ne pouvait espérer d'autre fête que celle-là. Et si, providentiellement, je m'étais trouvé libre de mon temps ce jour-là, moi qui suis si requis d'ordinaire, le reproche d'Amélie était d'autant plus injuste qu'elle savait bien que chacun de mes enfants avait soit un travail à faire, soit quelque occupation qui le retenait, et qu'elle-même, Amélie, n'a point de goût pour la musique, de sorte que, lorsqu'elle disposerait de tout son temps, jamais il ne lui viendrait à l'idée d'aller au concert, lors même que celui-ci donnerait à notre porte.

Ce qui me chagrinait davantage, c'est qu'Amélie eût osé dire cela devant Gertrude ; car bien que j'eusse pris ma femme à l'écart, elle avait élevé la voix assez pour que Gertrude l'entendît. Je me sentais moins triste qu'indigné, et quelques instants plus tard, comme Amélie nous avait laissés, m'étant approché de Gertrude, je pris sa petite main frêle et la portant à mon visage :

- Tu vois ! cette fois je n'ai pas pleuré.

- Non : cette fois, c'est mon tour, dit-elle, en s'efforçant de me sourire ; et son beau visage qu'elle levait vers moi, je vis soudain qu'il était inondé de larmes.

André GIDE, *La Symphonie pastorale*, 1958.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Le mari de ma tante Sylvie a rencontré une nouvelle femme, il veut divorcer. Mon père a décidé qu'on allait partir chez elle trois ou quatre jours pendant les vacances de février. Elle a besoin de soutien. Pour une fois ma mère est d'accord. Même s'il y a des lustres que nous n'avons pas quitté Paris, ça m'embête un peu. Surtout que No ne pourra pas venir avec nous, à cause de son travail. J'ai bien essayé d'émettre l'hypothèse que je pourrais rester avec elle, à cause de tout ce que j'ai à faire pour le lycée, j'ai même prétexté que j'avais en cours quelques expériences personnelles qui ne pouvaient supporter mon absence, mais ils n'ont rien voulu savoir. Le soir j'ai entendu que mon père et ma mère discutaient pour décider si c'était possible de laisser No toute seule à la maison, ils parlaient à voix basse alors je n'ai pas pu tout comprendre, juste quelques bribes dont j'ai déduit que ma mère était plutôt pour et mon père pas très rassuré.

Nous sommes dans sa chambre, les fringues ⁽¹⁾ traînent par terre, le lit est défait. No fume à la fenêtre, appuyée sur un coude.

- On va partir quelques jours, la semaine prochaine, en Dordogne chez ma tante, la sœur de mon père. Elle est super ⁽²⁾ triste parce que son mari l'a laissée tomber, avec mes cousins et tout, c'est pas facile...

- Combien de temps ?

- Pas très longtemps, quelques jours. Tu vas pouvoir rester ici, t'inquiète pas.

- Toute seule ?

- Ben oui... mais bon, pas longtemps.

Elle reste silencieuse pendant plusieurs secondes, elle se mord la lèvre, j'ai déjà remarqué ça, elle est capable de se mordre la lèvre jusqu'au sang quand elle est contrariée.

- Et toi, tu ne peux pas rester ? Faut que t'y ailles ⁽³⁾ aussi ?

Des trucs ⁽⁴⁾ comme ça, ça me fend le cœur en deux. Elle jette son mégot par la fenêtre, s'allonge sur son lit, les bras derrière la tête, elle ne me regarde pas. Je reste avec elle, j'essaie de faire diversion, mais c'est là, au-dessus de nous, ça flotte et ça s'épaissit, j'ai le sentiment horrible de l'abandonner.

Delphine de VIGAN, *No et moi*, 2007.

⁽¹⁾ Les fringues : traduire ici par « тряпки ».

⁽²⁾ Super = супер.

⁽³⁾ Traduire « tu y ailles ».

⁽⁴⁾ Traduire par une périphrase « quand j'entends des choses comme ça ».

ENS de LYON

Concours Lettres et Sciences humaines

SESSION 2010

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

LETTRES CLASSIQUES

VERSION GRECQUE

Durée : 3 heures

*L'usage d'un ou plusieurs dictionnaires grec-français est autorisé
(à l'exclusion du tout autre recueil de vocabulaire)*

Tournez la page S.V.P.

